

auto-censure qui mit fin à ces efforts d'imagination. Sorte d'étude de cas illustrant le travail de M. Beretta, l'article d'Elena Colli s'applique avec finesse à débusquer les efforts de l'humaniste commentateur de Lucrèce Giovan Battista Pio, qui parvenait par le détour de mille ruses à rendre justice au poète et à exposer les thèses épicuriennes tout en s'alignant sur leur condamnation « canonique » chez Lactance. Enfin Sara Elisa Stangalino et Nicola Badolato réunissent dans la contribution finale deux divertissements d'époques et d'intention très différents. Le *drama per musica* intitulé *Gl'atomi d'Epicuro*, de Nicolò Minato, dramaturge vénitien devenu poète de cour à Vienne, et du compositeur Antonio Draghi, remonte à 1672 et s'inspire de la *Vie d'Épicure* par Diogène Laërce, dont il mêle un épisode (l'installation d'Épicure à Athènes) à une intrigue amoureuse complexe, non sans faire exposer à Épicure ses thèses atomistiques à l'archonte du moment : le plus grand peut naître du plus petit ! L'opéra-comique *Épicure*, de Demoustier, héritier de Gassendi et des Lumières, et du duo de musiciens Cherubini et Méhul, n'eut que trois représentations à Paris en 1800. Le théâtre devenait en ce temps-là le porte-voix du culte civique, national et laïc. La perte du livret de Demoustier et de la quasi-totalité de la partition n'interdit pas des conjectures sur l'intrigue. Épicure y prêchait sans doute un plaisir vertueux et la physique des atomes jusque devant l'aréopage où le menait la malveillance d'amoureux éconduits par son élève Aspasia, autre Léontion. Mais le public, malgré la vogue de l'Antiquité en ce temps-là, avait dû boudier ses longs discours. Revenons pour finir au titre de l'ouvrage, qui met en relief « le culte d'Épicure ». Dans l'Antiquité, c'est pour avoir assimilé la science d'Épicure et atteint le saut d'une conversion que ses disciples pouvaient trouver dans le modèle du maître, y compris ses portraits sculptés et peints, l'image de la félicité atteinte pour la propager à leur tour. Les *στοιχεῖα*, éléments de la doctrine, rendaient compte des éléments de la nature, et leur science procurait une sagesse béatifique dont l'inventeur méritait un culte enthousiaste, mais n'avait pas attendu ce culte pour être (et rendre son disciple) l'égal de Zeus, sans pour autant, au contraire, perdre son humanité ni disputer son culte à Zeus. Nous ne devrions pas hésiter à dire, nous semble-t-il, que la divinité d'Épicure en ce sens se donnait comme réelle et entière – si du moins nous évitons d'entendre sous le mot « dieu » un pur esprit ou des abstractions anachroniques. À partir de la redécouverte de l'épicurisme dans l'Europe renaissante, trois des auteurs nous montrent que quelque chose de ce culte impressionne encore ; s'il ne trouve pas dans l'environnement chrétien une traduction religieuse adaptée, mais au contraire une embarrassante condamnation, la pensée audacieuse dont il naquit accompagne au contraire et inspire les progrès de la science et les lumières. La philologie et l'archéologie qui depuis deux siècles nous restituent une part toujours plus riche de l'histoire de l'épicurisme sauront-elles nous rendre aussi l'intelligence de sa dimension religieuse ? C'est là sans doute la question essentielle posée par ce livre.

Renée KOCH PIETTRE

Alfonso MORENO & Rosalind THOMAS (Ed.), *Patterns of the Past. Epitēdeumata in the Greek Tradition*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. 22 x 14 cm, 272 p. Prix : 55 £ (relié). ISBN 978-0-19-966888-5.

Bien que ce ne soit pas précisé dans le titre, ce livre est un *Festschrift* offert à Oswyn Murray, « Fellow of Balliol College » (Oxford) jusqu'en 2004. Comme l'expliquent Rosalind Thomas et Alfonso Moreno dans l'introduction, les contributions présentes dans l'ouvrage (celle d'Oswyn Murray constituant cependant un cas à part) sont liées au thème des *epitēdeumata*, terme grec qui « encompasses both traditional customs and practices and particular individual practices » (p. 3) ; ainsi, chez Thucydide, il peut s'appliquer aussi bien à la Perse qu'au seul Alcibiade. La contribution de Bruno d'Agostino (p. 23-37) porte sur un monument représentant le cheval de Troie, érigé par Chaeredemos en 415 av. J.-C. Si, pour l'auteur, l'emplacement de l'érection (au sanctuaire d'Artémis Braunonia) « appears puzzling » (p. 24), il existe une explication vraisemblable à ce choix : pour les Grecs, la déesse Artémis « presided over departure for war » (p. 27). B. d'Agostino ajoute : « This role of Artemis was, of course, prominent in 415 BC, the year when the Athenian campaign in Sicily began » (p. 27). L'auteur ajoute que le thème du cheval de Troie était très populaire à cette époque (voir p. 29) et il émet une hypothèse sur les intentions de Chaeredemos : « I imagine that Chaeredemos was among the advocates of the expedition » (p. 33). Ewen Bowie (p. 39-55) s'intéresse à Sacadas d'Argos, joueur d'aulos du VI^e siècle mentionné par Plutarque et par Pausanias (voir p. 39-40). L'œuvre d'Athénée contient une référence à un poème de Sacadas, le *Sac de Troie* (voir p. 41), et ce poème est l'objet principal de la contribution d'E. Bowie. Ce dernier explique le choix du sujet du poème par la volonté des Argiens « to stress their central role in the Trojan War » (p. 43) ; à la question : « Where, then, is it most likely that Sacadas gave this poem its première? » (p. 44), E. Bowie suggère deux réponses possibles : Argos et Delphes (voir p. 44-45). Pour sa part, François Lissarague (p. 57-65) s'intéresse aux premiers trophées grecs ; dans un premier temps, il rappelle que les trophées étaient, à l'origine, des monuments provisoires déposés sur les champs de bataille avec les armes du vaincu, et que le vainqueur pouvait utiliser ces armes pour ériger un mannequin. Dans un second temps, Fr. Lissarague étudie les vases peints sur lesquels figurent des mannequins de ce type. Certains vases montrent le mannequin au moment où il vient d'être érigé, d'autres le montrent bien après sa mise en place, contemplé par un visiteur (voir p. 60-61). Nino Luraghi (p. 67-92) propose une analyse de la figure du tyran grec, en précisant que les sources historiques dont nous disposons sont bien postérieures aux faits et ne sont pas toujours fiables. Paradoxalement, N. Luraghi y voit un avantage : si les récits sont peu instructifs en ce qui concerne les pratiques politiques des tyrans, ils nous renseignent sur « the history of mentality and ideology » (p. 70). En particulier, N. Luraghi s'intéresse à un trait de caractère fréquemment prêté au tyran, la ruse, et il affirme que ce trait pourrait provenir d'une figure présente dans de nombreuses cultures, à la fois comique (contrairement au tyran) et méprisée, le « trickster » : « traits of the trickster are likely to have infiltrated tyrant stories in the process of patterning typical of oral traditions; it is precisely the permeability between the two character types that illuminates the cultural logic of the Greek image of the tyrant » (p. 88, note 75). Pour sa part, Pauline Schmitt Pantel (p. 93-120) utilise les *Vies* de Plutarque pour évaluer les traditions politiques de l'Athènes classique. Plusieurs domaines sont envisagés : l'entrée dans la vie politique (qui nécessite d'avoir fait ses preuves sur le champ de bataille, voir p. 99), les attitudes à l'égard de l'assemblée et les modes de gouvernement, l'usage de

la richesse à des fins personnelles ou publiques, la participation à la vie religieuse de la cité, les relations entre personnes de sexe différent ou de même sexe, et enfin, la représentation de la mort. L'helléniste française estime que, malgré l'époque à laquelle il vit, Plutarque peut être considéré comme une source fiable en ce qui concerne les *epitēdeumata* du V^e siècle à Athènes (voir p. 115-118). La contribution de James Davidson (p. 121-144) porte sur la « culture of feet » (p. 122) des Grecs. Ainsi, explique-t-il, les activités relatives à la course étaient fortement valorisées ; par ailleurs, les individus qui restaient généralement assis, « such as potters, who worked indoors, by the fire and in sedentary posture, were firmly positioned wronged at the end of the scale of locomotive values » (p. 127). Remarque intéressante : « The ability to run well is contrasted with the ability to father well » (p. 140). La contribution de J. Davidson est généralement intéressante. Toutefois, il nous paraît peu approprié de dire que les Grecs agissaient « by forcing young men to run a lot » (p. 143) ; sans doute est-il plus exact de parler d'émulation, ou à la rigueur de pression culturelle – qui ne doit pas être assimilée à l'usage de la force ou à la menace d'utiliser la force. D'autre part, en raison des nombreux processus non culturels qui sous-tendent le vieillissement, il est délicat de parler de « cultural construction of age » (p. 143), même si la division de la vie en périodes peut varier selon la culture où l'on vit. Rosalind Thomas (p. 145-172) étudie un aspect particulier de l'historiographie grecque antique, la « "polis history", meaning the published history of a single polis » (p. 146). Plusieurs récits de ce type sont désignés sous le terme *Horoï* : ainsi, « *Horoï of Klazomenae* are attested as written by Artemon of Klazomenae » (p. 153). Ces *Horoï* ne représentent cependant pas l'ensemble des histoires locales : ils « were a sub-genre or sub-species of the local histories and polis histories » (p. 159). Autre élément important pour les recherches à venir sur le sujet : « The late Classical and early Hellenistic period is the period when polis histories seem to proliferate in the greatest numbers » (p. 168). Paul Kosmin (p. 173-198) s'attache à l'examen du cylindre d'Antioche I de Borsippa, cylindre qu'il considère non comme « totally Babylonian » (p. 176), mais comme « imbued with Seleucid monarchic ideology and artfully reformulated Babylonian tradition » (p. 176) ; pour étayer ses dires, P. Kosmin propose un rapprochement entre deux dieux, Nabû et Apollon, et estime que les mentions répétées de titres tels que *Nabû aplu šīri*, « Nabû héritier exalté », ou *Nabû aplu/apal*, « Nabû héritier », pourraient bien être « an aural indication of the Nabû-Apollo syncretism » (p. 178). Par ailleurs, selon P. Kosmin, la mise en parallèle de la généalogie royale et de la généalogie divine « serves to legitimize Antiochus' position as a son of the founder-king » (p. 184). Enfin, entre autres éléments, P. Kosmin souligne que le cylindre « encodes the dynasty's Macedonian origins, Syrian heartland, and restless mobility. The ultimate effect is to provincialize Babylonia » (p. 193). Particulièrement intéressante est la contribution d'Alfonso Moreno (p. 199-216), qui porte sur Théopompe de Chios. Dès l'Antiquité et jusqu'à l'époque contemporaine, ce dernier fut décrit comme rigoureux, à l'instar de Thucydide : « his account of Zoroastrianism [...] has been accepted by modern scholarship as accurate and as an example of pioneering research » (p. 202). L'œuvre de Théopompe contient également des mythes tels que ceux d'Hérodote, ce qui incite A. Moreno à dire : « The *Philippika* thus seems to have integrated Herodotean and Thucydidean qualities simultaneously » (p. 202). Une troisième source d'inspiration peut être trouvée en

Platon : comme le fondateur de l'Académie (avec l'Atlantide), Théopompe décrit des sociétés réalistes mais non réelles, qui servent de (contre-)modèles (voir p. 209-210). L'œuvre de Théopompe accorde aussi une place importante aux *epitēdeumata* de Philippe II (voir p. 211-214). Simon Hornblower (p. 217-231) s'intéresse à la liste des prétendants d'Agariste de Sicyone (énumérés par Hérodote, VI, 127), plus précisément à leurs noms ethniques. Il affirme qu'ils « come from places which for the most part make good sense in the light of the early list of Olympic victors » (p. 218). Pour autant, cela n'implique pas que tous les détails de ce récit d'Hérodote soient vrais : « the best fiction is improved by a degree of circumstantiality » (p. 228). Enfin, la contribution d'Oswyn Murray (p. 233-244) consiste en une réflexion sur l'amitié, en particulier « friendship as an intellectual pleasure » (p. 234). À la fin de l'ouvrage, on trouve une bibliographie d'O. Murray (p. 245-262) et un index (p. 263-267). D'une manière générale, ce *Festschrift* contient des réflexions très diverses, et les contributeurs du volume ne partagent pas nécessairement les mêmes vues (voir p. 14). Le lecteur pourra constater que les contributions de N. Luraghi et P. Kosmin sont relativement spéculatives ; elles n'en sont pas moins dignes d'intérêt. En fin de compte, le livre s'avère instructif aussi bien en ce qui concerne les traditions culturelles, telles que celles des Babyloniens ou des Séleucides (contribution de P. Kosmin), qu'en ce qui concerne les mœurs d'individus, tels que Philippe II (contribution d'A. Moreno).

Julien DELHEZ

Andrew T. ALWINE, *Enmity and Feuding in Classical Athens*. Austin, University of Texas Press, 2015. 1 vol. XVI-253 p. (ASHLEY AND PETER LARKIN SERIES IN GREEK AND ROMAN CULTURE). Prix : 55 \$. ISBN 978-1-4773-0248-4.

Kathryn WELCH (Ed.), *Appian's Roman History. Empire and Civil War*. Swansea, The Classical Press of Wales, 2015. 1 vol. XI-403 p. (ROMAN CULTURE IN AN AGE OF CIVIL WAR). Prix : 62 £ (relié). ISBN 9781910589007.

Ces deux ouvrages abordent un même thème, celui de la haine qui se perpétue entre concitoyens dans l'Athènes classique et dans la Rome du dernier siècle de la République, à travers l'étude de productions littéraires de natures différentes, des discours destinés à accuser ou à défendre lors de procès athéniens, essentiellement au IV^e siècle, et un travail d'historien, la partie d'*Histoire romaine* d'Appien consacrée aux guerres civiles, du tribunal de Ti. Sempronius Gracchus à la mort de S. Pompée en 35 qui marque la fin de quelque cent ans de guerres civiles. Si les œuvres à la base de ces travaux ont été écrites en grec, elles relèvent de genres différents, l'éloquence judiciaire et l'historiographie, et poursuivent des buts précis, persuader dans le premier cas un jury de plusieurs centaines d'individus de voter l'acquittement ou la condamnation, interpréter, dans le second, des faits antérieurs de plus de 150 ans et fournir à des lecteurs vivant dans un monde en paix les clés pour comprendre un univers de violence. Les deux livres ont aussi leur diversité, puisque le premier est l'œuvre d'un auteur unique qui cherche à dégager le rôle de la démocratie athénienne dans le